

validation n'est faite, d'immenses difficultés surgissent pour les confesseurs, et il en est qui évitent autant que possible l'exercice du saint ministère dans la crainte de découvrir des maux auxquels ils ne sauraient remédier, et pour ne point compromettre leur conscience sans aucun profit pour les pénitents.

Le nouveau nonce, Mgr. de Pietro, est arrivé à Lisbonne le 27 août ; d'un jour à l'autre il doit présenter ses lettres de créance. Que le souverain et invisible pasteur de toute l'Eglise daigne l'éclairer et le fortifier ! Nous savons que la foi vit encore en Portugal, et que la masse de la nation ne voit tant de maux qu'avec peine.

Au mois de juillet dernier, on a répandu le bruit (le *Diario do Governo* en a parlé) que le gouvernement de dona Maria a demandé au Saint-Siège la suppression de certaines fêtes, comme cela s'est fait en France. On ajoutait que le Saint-Père avait accueilli favorablement la demande : on allait même jusqu'à dire que Mgr. de Pietro était porteur d'un bref qui accorde cette suppression ; mais j'ignore quelle foi mérite ce bruit. Je reviendrai une autre fois sur ce point.

ROBE SANS COUTURE DE NOTRE-SEIGNEUR.

— On nous communique, sur Trèves et sur la relique qui y est vénérée, une lettre écrite par un jeune voyageur allemand. Nous croyons cette lettre propre à intéresser à un haut degré nos lecteurs.

« Vous vous rappelez, cher ami, combien je fus surpris lorsque, il y a quelques semaines, j'appris que, le 13 août, serait exposée sous l'antique dôme de Trèves la Sainte-Robe sans couture du divin Sauveur. Comment, disions-nous tous deux, est-il possible que Trèves possède un si précieux trésor, et que, jusqu'ici, nous n'en ayons point entendu parler ? la chose ne doit-elle pas paraître impossible, ou ne reposerait-elle pas sur quelque erreur involontaire ?

« Malgré ce doute que vous partagiez avec moi, je me rendis à Trèves, où m'avaient invité de chers et bons parents. De jour en jour ma foi en l'authenticité de la sainte relique se fortifia en moi, et maintenant j'ai à cet égard la plus forte des convictions, que partagent avec moi des centaines de milliers de chrétiens. Oui ! le vêtement que j'ai eu sous les yeux est véritablement celui qui portait le Sauveur du monde lorsque les malades s'approchant de lui étaient guéris par son simple attouchement ; c'est bien le vêtement qui, sur le Thabor, resplendit de la lumière éthérée, sur lequel reposa la croix, et que la rude main des guerriers tira au sort sur le Golgotha ! Je crois fermement avoir vu la tunique de celui qui forme le point culminant des deux grandes ères de l'histoire du monde ; qui, appelé par le désir de tant de siècles, nous donne le salut de la foi depuis tant d'autres siècles encore. Mais je vous dois, cher ami, le récit de la marche graduelle de mes convictions à cet égard.

« Avant mon départ pour Trèves, j'avais lu l'opuscule du curé Marx sur la Sainte-Robe. Ce petit ouvrage est simple autant que substantiel : il offre des moyens naturels qui conduisent à une conviction qu'il ne veut pas forcer mais qui m'ont induit, ainsi que mille autres, à croire qu'il était non seulement possible, mais au plus haut degré vraisemblable, que la sainte tunique de Trèves est bien véritablement celle du Sauveur.

« J'avais fait, à ce sujet, des réflexions que je me reprocherais de ne pas vous communiquer. Si c'est là le sacré vêtement de Jésus-Christ, comment pourrait-on y arrêter la vue sans être pénétré de la plus tendre et de la plus profonde piété ? Ne nous rend-elle pas sensible, ne donne-t-elle pas, pour ainsi dire, un corps au plus important événement qui se soit passé sur la terre, à l'événement qui nous a rouverts les portes d'une heureuse éternité ? A cet aspect, le cœur se dépouille de l'enveloppe glacée dont une froide raison enveloppe nos cœurs ; la foi se ravive, l'espérance se ranime, l'amour éclate en vivifiantes flammes. Un courage nouveau se fait sentir au pèlerin engagé dans l'incertain sentier de la vie.

« Mais si l'aspect du vêtement sacré est si propre à produire ces salutaires impressions dans l'âme des fidèles, me disais-je encore, ne peut-on croire qu'il soit entré dans le plan d'une miséricordieuse providence de conserver au monde un objet si saint, auquel se rattachent de tels effets de sa grâce ? Et comment, en ces jours où se réveillent si universellement les sentiments religieux dans le monde, hésiterait-on à y reconnaître un puissant moyen de propager ces sentiments ?

« J'étais occupé de ces pensées, lorsqu'environné des splendeurs matinales dans la ravissante vallée de la Moselle, et déjà près de l'antique résidence de Constantin, de la cité natale de la sainte mère, nous nous vîmes salués, du haut de la cathédrale de Trèves, par les gracieuses ondulations du drapeau de fête qui flotte sur la cime de sa tour. Nous franchîmes la *Porta nigra*, le plus célèbre monument de construction romaine sur la terre germanique. Les cloches du dôme, qui, du matin au soir proclamant la grande solennité tréviroise, remplissaient l'air de leur concert. Les rues, encombrées de peuple, semblaient des fleuves onduleux. Marchant sur deux rangs, de longues colonnes de pèlerins se rendaient, précédées de leurs bannières et conduites par leurs pasteurs en ornements sacerdotaux, sous les voûtes du dôme. Leurs simples cantiques interrompaient seuls le silence que ne trouvaient aucune autre voix, aucun autre bruit.

« Je choisis la matinée suivante pour porter mon hommage à la sainte tunique. Nous étant joints à une procession de pèlerins, nous dûmes une entrée plus facile à la complaisance d'un prêtre qui nous fit arriver à l'église par le superbe corridor, nouvellement restauré, qui sert de communication entre l'église et l'évêché. Deux escaliers, qui semblent étreindre le maître-

autel, conduisent au fond du chœur, où, dans un vaste reliquaire, richement orné et surmonté d'un dais bleu, paraît la relique. La procession monte lentement l'un de ces perrons et redescend l'autre. Chacun remet aux pères, gardiens de la relique, des images, des chapelets, des croix ou des médailles, des livres, des bagues, etc., qui reçoivent la consécration de l'attouchement et sont rendus à leurs propriétaires. Quatre fois j'ai visité le saint lieu, et une fois il m'a été donné de contempler pendant quelque temps ce vénérable objet. Quelque chose de mystérieux y semble répandu ; l'état de sa couleur apparaît dans une sorte de lumière variable et mobile qui semble se jouer du regard le plus fixe du spectateur ; ce phénomène m'a frappé aussi bien que tous les autres, car tous en ont été témoins. Ce qui ne me permet aucun doute, c'est l'extrême antiquité du vêtement divin ; il n'est pas usé de vétusté, et pourtant il n'est pas parfaitement intact. Des traces de sang s'y distinguent d'une manière incontestable ; quelques parties en ont souffert plus que d'autres ; celles par exemple qui couvraient les pieds et les épaules.

« L'aspect de ce merveilleux vêtement m'avait plongé dans un profond étonnement. A côté de moi se trouvaient deux évêques, celui de Trèves, si puissant par sa foi, et estimable pasteur dont la charité gagnée tous les cœurs, l'évêque de Spire. Des milliers de fidèles se succédaient : pas un ne trahissait sur ses traits une ombre d'incrédulité ou d'indifférence. En tout ce monde, évêques, prêtres et fidèles seraient le jouet d'une illusion ou d'une erreur ? Ce vêtement serait, en dépit de sa haute antiquité, un habillement ordinaire, échappé par hasard à la destruction de tant de siècles ? N'est-il pas plus raisonnable d'attribuer sa conservation à son authenticité, que de commencer par celle-ci sans pouvoir établir la moindre opinion même hypothétique sur son autre origine ? Ici, comme dans bien d'autres cas, il pourrait se faire que les preuves, sur lesquelles on essaierait d'établir un fait contraire, auraient infiniment moins de vraisemblance que celles qui sont alléguées en faveur de son authenticité.

« Mais pourquoi, cher ami, vous tairais-je une circonstance qui confirme merveilleusement la conviction où je suis sur l'authenticité de cette relique ?

« L'histoire de l'Eglise fait foi que lorsque l'impératrice Héliène eut découvert les trois croix enfoncées sous le Calvaire, le titre de celle du Sauveur s'en trouvant détaché, le patriarche de Jérusalem n'imagina d'autre moyen de distinguer la véritable sainte croix, que de les appliquer successivement en présence de l'impératrice, du clergé et d'une foule de peuple, sur une vieille le infirme déjà à l'agonie : au contact de la troisième, la malade se leva saine et pleine de vie, et au jugement de toute l'assistance, confirmée par celui de l'Eglise, cette épreuve fut reconnue pleinement suffisante pour décider laquelle des trois croix avait été sanctifiée par la passion du Sauveur.

« Or, je me trouvais encore à Trèves, le 31 août. Vers midi je vis porter en partie, et en partie conduire, appuyée sur des béquilles, une jeune personne de dix-neuf ans, qui, depuis trois années, paralysée d'une de ses jambes, la soutenait par une courroie. La jeune infirme, à la vue de la sainte relique, tomba à genoux et parut un instant privée de ses sens. On voulait la relever pour lui donner des secours, lorsque d'une voix de jubilation elle s'écria : *Je suis sur mes deux jambes !* Elle y était en effet, et n'avait plus besoin de béquille. Ce qu'il y avait de plus incompréhensible, c'est que la courroie qui servait à soutenir la jambe malade s'était d'elle-même déboulée. La pâleur était sur le visage de tous les témoins du prodige, des cris et des sanglots remplissaient la voûte du saint édifice. A la vue de ces milliers de témoins, la jeune personne descendit les marches du perron opposé, appuyée sur le bras de sa grand'mère, à cause de l'émotion qu'elle éprouvait ; sa démarche était ferme d'ailleurs et libre de toute contrainte. L'évêque de Trèves a commis l'enquête canonique de cette guérison à des commissaires ecclésiastiques auxquels sont adjoints des médecins. Lui-même a reçu les dépositions verbales de la jeune personne, de ses proches et de deux personnes qui étaient à côté d'elle au moment de sa guérison. Leur joie universelle s'est répandue dans la ville et parmi tous les pèlerins. Peut-être saurez-vous déjà que celle qui est devenue l'objet de cette faveur divine, est la petite nièce de notre vénéré Clément-Auguste.

« On pourra me dire que cette guérison n'a rien de décisif, quant à l'authenticité de la sainte tunique ; qu'une foi ferme et une confiance exaltée suffisent pour produire des guérisons instantanées. Je pourrais vous répondre que s'il en est ainsi, l'on ne comprend pas que la médecine incrédule n'ait eus recours à ces moyens d'exaltation, et que si, pour produire, il faut avant tout se procurer quelque objet réputé sacré sur lequel la confiance exaltée du malade puisse se porter, il devient évident que le culte des reliques a son bon côté, quoi qu'en puissent dire ses ennemis. Mais loin de moi une pareille défense à l'égard d'une donnée médicale qui n'a rien de prouvé. Je vous dirai seulement que je ne saurais croire que le Seigneur voulût déployer sa toute-puissance par des merveilles opérées en des lieux où domine l'illusion. Ne serait-ce pas donner appui à des pratiques de dévotion qui seraient évidemment superstitieuses, si elles n'avaient pour but le culte d'un objet véritablement sacré ? Rien, même dans la médecine humaine, ne réussit sans la coopération divine, et cette coopération ne serait accordée en faveur d'une superstitieuse erreur ou d'un soi-disant pieux mensonge.

« Cher ami, vos pas foulent souvent les rives du Mein ; remontez pour peu de jours le fleuve argenté du Rhin jusqu'aux idylliques contrées qu'a breuve la Moselle. Des milliers de barques y portent des légions de pèler-